MARDI 15 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

04

10 ANS

Irishman (2019) ©DR

« ARE YOU TALKING TO ME ? »

SCORSESE À LYON !

©DR

Francis Ford Coppola

Le Prix Lumière 2019 en trois obsessions

PAGE 3

©RB Production

Hommage

Jim Harrison filmé par François Busnel

PAGE 3

McDormand et Auteuil

Les master class

PAGE 2

Marché du film classique

L'aventure Criterion

PAGE 4

Cayatte

Le regard de Bertrand Tavernier

PAGE 3

Marty, Bob, Harvey et les autres…

Avec *The Irishman*, **Martin Scorsese** reprend le fil de sa peinture du crime organisé. Avant-première lyonnaise exceptionnelle avant diffusion sur Netflix le 27 novembre.

Régulièrement, Martin Scorsese est revenu vers la mafia, comme mu par un besoin de se ressourcer avec l'air pourtant vicié qu'il respirait enfant, à Little Italy. S'il n'a jamais bossé pour la pieuvre, l'impôt mafieux, les types patibulaires en costard, l'italianité, les partages de territoires et les règlements de comptes sanglants étaient constitutifs de son environnement et l'ont durablement imprégné. Sorte d'État dans l'État avec ses codes, sa violence, ses mystères, la mafia nous inquiète et nous fascine tous comme elle a fasciné Marty qui y a puisé l'inspiration de ses meilleurs films.

Tout a commencé dès 1973 et *Mean Streets*, où ses partenaires à venir d'une vie, Robert De Niro et Harvey Keitel, éclaboussent l'écran, et pas seulement de gouttes de sang. Chronique de la mafia d'en bas, au ras du quartier et du trottoir, *Mean Streets* est aussi le portrait de Johnny Boy, jeune gangster tête brûlée qui accumule les dettes et double toujours la mise – un type qui transgresse les règles de son milieu en prenant tous les risques. Autoportrait en creux du jeune cinéaste ?

La mafia revient en arrière-plan de *Raging Bull*, tirant dans l'ombre les ficelles de la boxe-business. De Niro et l'ébouriffant Joe Pesci y succèdent au duo De Niro/Keitel dans la même distribution des rôles entre un De Niro/La Motta "ingérable" et son partenaire qui joue le rôle de grand frère plus posé et réaliste.

La mafia revient au premier plan dans *Les Affranchis*, une des grandes réussites scorsésiennes. Comme dans *Mean Streets*, Marty y dresse le portrait d'un outsider : Henry Hill (extraordinaire Ray Liotta) tranche parce qu'il est irlandais, mais aussi parce qu'il tente de jouer sa carte personnelle en violant les règles de l'organisation. Mais contrairement à Johnny Boy, il s'émancipe sans panache, la trouille au bide, et la coke qu'il s'enfile par kilos n'arrange en rien sa paranoïa.

La paranoïa est également au coeur de *Casino*, candidat sérieux au titre de chef-d'oeuvre de Scorsese. Campé à Las Vegas, *Casino* est aussi une fresque sur le capitalisme et les circuits occultes de l'argent, une métaphore de l'Amérique en voie de disneylandisation et une histoire d'amour cruelle. Scorsese s'intéresse de nouveau à un semi-outsider, le Juif Ace Rothstein, salarié de haut rang de l'organisation italienne. La question de la confiance est ce qui fera dérailler son couple, son emploi et sa vie. Fric, coke, sexe, jalousie, brutalité, paradis artificiel ultraflashy de Vegas, rock'n'roll et *La Passion selon Saint Mathieu* de Bach forment le cocktail explosif de ce film dément.

Sous des déclinaisons différentes, la mafia est aussi présente dans *Gangs of New York* (il ne s'agit pas de la mafia stricto sensu, mais d'un de ses modèles originels possibles sur le plan de la violence urbaine organisée) et dans *Le Loup de Wall street* où l'on peut voir le milieu de la finance comme une version légale de la pieuvre et pointer les ressemblances entre la figure de Jordan Belfort (génial Leo Di Caprio) et ses prédécesseurs joués par De Niro ou Liotta (de même que Marty met en miroir gansgters et police dans *Les Infiltrés*).

Trop de pognon, trop de drogue, trop de sentiment de surpuissance finit tôt ou tard par mener à la chute, telle est la trajectoire commune à tous les (anti)héros de ces mafia films. On s'apprête maintenant à découvrir *The Irishman* en explosant le thermomètre de l'attente, d'abord parce qu'on y retrouve la géniale bande à Marty canal historique (De Niro, Pesci, Keitel), renforcée par rien moins qu'Al Pacino (depuis les dix minutes superbes mais insuffisantes de *Heat*, on rêve de voir réunis à l'écran Al et Bob, ces deux monuments des seventies), et puis parce que Scorsese nous y plonge dans les relations troubles entre mafia et syndicats des camionneurs, ces "*maladies de jeunesse de l'Amérique*" comme disait Max/James Woods dans *Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone. Encore une histoire d'hubris et de chute autour de la figure de Jimmy Hoffa ? Encore une histoire d'Amérique voire l'Histoire de l'Amérique ? A coup sûr, l'un des événements du festival Lumière 2019. — **Serge Kaganski**

SÉANCE *The Irishman* de Martin Scorsese
> **AUDITORIUM DE LYON,** 19h15

©DR
Sur le tournage de *Casino* (1995)

©DR
Mean Streets (1973)

©DR
Les Affranchis (1990)

MASTER CLASS X2

Rien de plus intrigant et excitant que deux immenses comédiens qui se livrent. **Frances McDormand** et **Daniel Auteuil** ont régalé le public de la Comédie Odéon, se prêtant avec plaisir au jeu des questions-réponses.

©Les Rêveurs

« Les femmes n'ont pas le droit à l'erreur »

FRANCES McDORMAND

Les débuts

« Quand j'ai commencé à tourner dans *Blood Simple*, je ne savais pas ce que c'était que d'être actrice. Je venais de l'école du théâtre, donc je surjouais beaucoup. Ce film a été pour moi comme une école de cinéma. Ensuite, au travers de *Mississippi Burning*, j'ai appris à développer d'autres facettes de mon jeu et à utiliser mon corps de manière plus subtile.

Les Frères Coen

« Ils ont deux cerveaux qu'ils fusionnent en un seul lorsqu'ils travaillent ensemble. Depuis leurs débuts, il y a 35 ans, ils ont mis en place une sorte de chorégraphie, de danse qu'ils connaissent par cœur et savent exécuter à la perfection pour chaque étape de la réalisation, sans même avoir à se parler. Ethan, c'est le littéraire et Joel, c'est le visuel. Il est impossible de les séparer, croyez-moi ! ».

Fargo

« Je vois ce film comme un vrai film de famille. Avec Joel, nous attendions l'arrivée d'un enfant que nous étions en train d'adopter au moment où nous tournions les dernières scènes. Dans le film, Marge Gunderson, la policière enceinte que j'interprète et Norm, son mari, sont sur le point d'accueillir un enfant. « *Encore deux mois* », lui dit-il, alors qu'ils sont allongés sur leur lit devant la télévision. Et bien, comme dans le film, deux mois plus tard, Joel et moi avons appris la confirmation de l'adoption. Joel m'a donné des rôles sublimes, mais le plus beau a été celui de maman. »

La place des femmes

« Les femmes n'ont pas le droit à l'erreur. En général, leur carrière est terminée si elles échouent une fois, ce qui n'est pas le cas des hommes. La situation est la même pour les personnes de couleur ou les minorités. Il faut désormais que les gens qui ont le pouvoir de décider nous donnent le droit à l'erreur. Et si on changeait les choses ? Malheureusement, je ne fais pas de politique, je suis seulement actrice ».

— **Propos recueillis par Benoit Pavan**

« J'ai fait des choix de plaisir »

DANIEL AUTEUIL

©Olivier Chassignole

Fils de chanteurs lyriques

« A quatre ans, je jouais le fils de *Madame Butterfly*. Lorsque je regardais les acteurs interpréter le rôle du comique, je me disais, c'est ce que je veux faire ! Et puis je voyais mes parents faire un métier où ils riaient tout le temps ! Faire de l'opérette m'a donné une assurance sur scène. J'ai toujours considéré qu'il ne pouvait rien m'arriver sur scène. Je n'ai pas fait de choix de carrière, j'ai fait des choix de plaisir : j'ai traversé les films toujours avec la même énergie, le même bonheur ».

De Zidi à Pagnol

« C'est grâce aux *Sous-Doués*, qui a traversé des décennies et à la mémoire des spectateurs que je suis encore là. Six ans plus tard, le tournage de *Jean de Florette* a été une période magnifique : j'ai rencontré la mère de ma fille Nelly [Emmanuelle Béart], j'ai joué avec le grand Yves Montand et je me suis fait des amitiés à vie ! »

Claude Sautet

« Pour *Quelques jours avec moi*, nous avons créé un personnage qui n'a pas accès aux sentiments, nous avons inventé quelque chose avec Claude. Il m'a appris la rigueur, la sincérité, il m'a donné une colonne vertébrale ».

Nicolas Bedos

« Il a un réel talent d'auteur et il s'est révélé comme un grand metteur en scène. Sur *La Belle époque*, on a assisté tous ensemble à la naissance d'un grand cinéaste ».

— **Propos recueillis par Laura Lépine**

LE BILLET DE PREMIERE Thomas Baurez

©DR
Le Doulos (1961)

Le beau Serge

Je n'ai jamais rencontré Serge Reggiani. Même de loin. Quoique. En 2011, pour la promotion de *Sport de filles* de Patricia Mazuy, thriller sur le monde des chevaux aux allures de western, on me propose de rencontrer la réalisatrice mais aussi son coscénariste, Simon Reggiani. Simon. Le petit Simon, celui qui a inspiré à Serge, son glorieux père, ces « mensonges » déchirants écrits par Jean-Loup Dabadie : « *Le temps petit Simon où tu m'arrivais à la taille, ça me semble encore tout à l'heure. Mais déjà, tu m'arrives au cœur, pour toi commence la bataille (…) Tu verras, les amis ne meurent pas, les enfants ne vous quittent pas…* » Je rencontre Simon dans un café de la rue des Tournelles à Paris. Il est déjà là. Immédiatement chaleureux. Malgré une carrière d'acteur qui débute en 1984, j'avoue ne rien connaître de lui, sinon le prestigieux pedigree. A mon arrivée, la ressemblance avec Serge Reggiani me saute au visage. Il a les mêmes yeux tristes qui dessinent un regard profond où la mélancolie semble s'être lovée depuis des lustres. La voix éraillée possède les mêmes intonations.

Je ne dis rien de cette impression sûrement déformée par cette envie secrète que ce fils soit obligatoirement le prolongement du père. Il ne sera de toute façon jamais question de Serge cette après-midi à la terrasse de ce café parisien. Nous ne sommes pas là pour ça. Et puis, Simon a peut-être passé son temps à essayer de s'émanciper de ce patronyme un peu lourd à porter, tenté de se hisser, même une heure seulement, à la hauteur de ce père inatteignable. Ou bien au contraire, aurait-il aimé me parler de son enfance, de ces soirs où, depuis sa chambre, il entendait les rires de Signoret, Montand, Sautet, Ventura, Melville, Delon ou Belmondo venus du salon ? « *Tu verras, tu vas suivre en beauté, les chemins de la liberté. Tu vivras, tu verras. Comme moi* », dit encore la chanson. Je dis au revoir à Simon.

Je n'ai donc jamais rencontré Serge Reggiani. Mais comme le propre des grands artistes est d'appartenir à tout le monde, je peux continuer à dialoguer avec les souvenirs. En 2015, je dois écrire pour *L'Express* un article sur le tournage du *Doulos* de Jean-Pierre Melville et rencontre Volker Schlöndorff, ancien assistant de l'homme au Stetson sur ce film noir mythique du début des sixties. Il me raconte : "*Au contact des acteurs, Melville changeait d'attitude devenant soudain froid et autoritaire. Sur* Le Doulos, *il vénérait Serge Reggiani. Pour lui, c'était un demi-dieu. Quand le comédien arrivait sur le plateau tout le monde se taisait et Melville semblait nous dire : 'Profitez de sa présence et apprenez !' Ce qui agaçait profondément Belmondo !*" Pas besoin d'en savoir plus. Tout est là, je peux aisément me représenter la scène, me la rejouer indéfiniment. Le festival Lumière rend cette année hommage à Serge Reggiani. Jean-Loup Dabadie est là pour évoquer l'acteur et chanteur magnifique, Alain Chamfort pour reprendre leurs chansons. Une occasion supplémentaire de m'approcher un peu plus du beau Serge.

PRIX LUMIÈRE J-3

Coppola, cinéaste à idées fixes

Comme tout grand cinéaste, Francis Ford Coppola a travaillé des thèmes cinématographiques jusqu'à l'obsession inspirée…

LES COPPOLA DU JOUR

Les Gens de la pluie
> **INSTITUT LUMIÈRE,** 2e salle, 19h15

Le Parrain, 2e partie
> **PATHÉ BELLECOUR,** 20h15

Jardins de pierre
> **CINÉMA OPÉRA,** 16h

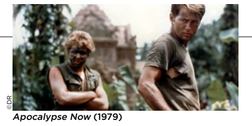
Dracula
> **CINÉMA OPÉRA,** 18h30

Tucker : l'homme et son rêve
> **UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE,** 18h15

Rusty James
> **CINÉMA LES ALIZÉS / Bron,** 20h30

The Outsiders : The Complete Novel
> **CINÉ'MIONS / Mions,** 20h

Cotton club
> **CINÉ MOURGUET / Ste-Foy-lès-Lyon,** 20h


©DR
Apocalypse Now (1979)

©DR
Le Parrain (1972)

FFC… MUET !

Coppola aime le cinéma muet, mieux il le connaît, il le réincarne dès qu'il le peut. Ainsi, des œuvres comme *Dracula* (1992), *Tetro* (2009), *Rusty James* (1983), sont traversées par la fascination pour l'esthétique du muet. En particulier, l'expressionisme allemand qui jouait à alterner terreur absolue à grands coups d'ombres portées sur des héros flippants (tel le Comte Dracula pourfendant ses ennemis) et sublime mélancolie poétique des visages masculins observant le monde. Comme le regard de *Rusty James* sur son grand frère, ou celui de *Tetro* sur son cadet. La gestuelle corporelle de ses hommes est si puissante que ces films pourraient presque se passer de son.

FFC… GEEK !

Coppola est un fou de nouvelles technologies. Il fut le premier à parler de la vidéo, du numérique et de ses promesses dans des interviews énergiques. Ça tombe bien car les plans sur les appareils technologiques, c'est graphique et cinématographique ! *Conversation secrète* (1974) *Coup de coeur* (1982) ou *Tucker* (1988) sont des films marqués par la relation à la machine, à son invention, et à ce qu'elle permet. *Conversation secrète* a pour héros un homme-robot qui espionne par le son tous ceux qui sont autour de lui. *Coup de cœur* fut tourné par Coppola enfermé dans un car régie, contrôlant son film comme on tente une expérience inédite. *Tucker* est la conclusion de tout cela, avec son héros qui créé un engin, une voiture merveilleuse. Derrière la technologie, c'est l'idée du progrès qu'on ne doit pas stopper pour de sordides raisons financières qui se profile. Comme une métaphore du destin de cinéaste de Coppola.

FFC… EN MUSIQUE !

Coppola vient d'une famille de musiciens, dont son père le compositeur Carmine. Et chez Coppola, la famille c'est sacré. Si on connaît par cœur les B.O. du *Parrain* (1972) et d'*Apocalypse Now*, il faut redécouvrir le solo perturbant au piano de *Conversation secrète*, composé par David Shire (le beau-frère du cinéaste). Coppola va encore plus loin en musique avec notamment trois films qui flirtent avec la comédie musicale : *Coup de cœur* (1982), *Peggy Sue s'est mariée* (1986), et *Cotton Club* (1984), soit des partitions de Tom Waits et John Barry ! Pour Coppola, la musique est éternelle, elle traverse le temps, une autre grande obsession du réalisateur qui fait voyager Peggy Sue d'une époque à une autre, ou le musicien de jazz de *Cotton Club* d'un univers de pègre à celui de l'art, ou enfin les héros de *Coup de cœur* de la réalité au fantasme. — **Virginie Apiou**

INSPIRATION

François Busnel : « Jim Harrison nous apprend à vivre »

Producteur et animateur de *La Grande Librairie*, François Busnel transpose au cinéma son admiration pour l'écrivain Jim Harrison, ami du festival Lumière, disparu en 2016.

Votre amitié avec Jim Harrison remonte à 1999, vous n'étiez pas encore journaliste.
Mon admiration pour lui était immense, lire son roman *Dalva* a sauvé ma vie et ce n'est pas une formule. Je l'ai d'abord rencontré au Festival Etonnants voyageurs. Nous avons bu des bières dans la rue, c'était irréel. Un vrai coup de foudre amical. Puis on s'est revu à Paris en 2001, je faisais alors aussi son chauffeur !

A quel moment naît votre idée d'en faire le "héros" d'un film ?
Pendant dix ans, je le lui ai fait la proposition. Rien à faire. Je me souviens d'une fois dans le Montana, il m'avait emmené pêcher, Adrien Soland m'accompagnait. Comme des cons, on avait une caméra. Jim s'est raidi en me disant : "*tu connais la différence entre vivre et vivre ? Sois à ce que je te propose de faire*". Et on a rangé la caméra. Et puis en 2015, je reçois un mail laconique : "*si tu en as toujours envie, viens, c'est maintenant*".

En quoi Harrison et son oeuvre représentent-ils une matière cinématographique ?
Selon moi il nous apprend à vivre. Sa vision du monde est précieuse. Il l'avait écrit : "*seule la terre est éternelle*". Il y avait chez lui la conscience qu'il n'y avait rien de plus précieux que de faire corps avec la nature, a fortiori après avoir touché du doigt la mauvaise conscience de la société américaine à travers sa description des déclassés, les sans-abri, les alcooliques, les putes…

Quel est le destin de ce film ?
Je pense que l'écran de cinéma lui rendra justice. Des Américains sont entrés en coproduction, dont William Randolph Hearst 3, petit-fils de l'homme qui avait inspiré *Citizen Kane*. Un personnage. Mathématicien, philanthrope, fan d'Harrison. Il ne nous reste qu'à trouver un distributeur. A Lyon, peut-être ?

— **Propos recueillis par Carlos Gomez**

©RIB Production
Seule la terre est éternelle (2019)

HOMMAGE À JIM HARRISON / AVANT-PREMIÈRE
Seule la terre est éternelle de François Busnel et Adrien Soland
> **INSTITUT LUMIÈRE,** 18h30
Après la séance, signature de Jim Fergus pour la trilogie *Mille femmes blanches*, et *Mon Amérique, Espaces sauvages, Marie-Blanche* (Le Cherche-midi, Pocket) et François Busnel pour la revue *America*, au Hangar du Premier-Film, à 20h30.

DUEL AU SOLEIL

Entre Buzzati et *Les Rapaces*

Tout au long de la semaine, **Bertrand Tavernier** nous explique pourquoi l'œuvre d'André Cayatte (1909-1989), objet d'une grande rétrospective au festival Lumière 2019, mérite d'être redécouverte.

***Œil pour œil* (1957) est un film très original.**
Pierre Bost remplace Charles Spaak, le scénariste attitré et ami de Cayatte. Ses dialogues sont très économes, sans mots d'auteur. Le film bénéficie d'une belle photo en couleurs de Christian Matras, avec des scènes nocturnes très réussies. Beaucoup de cinéastes de la génération de Cayatte vont être déroutés par la couleur, avec des chef-op' qui, parfois « surécliarent » en permanence…
Dans toute la première partie dans la ville, souvent nocturne, Cayatte évoque sans grandes phrases ce que peut être la colonisation. Il montre aussi, à travers le personnage de Curd Jürgens, qui, une fois de plus, vaut mieux que sa réputation, ce qu'est la vie d'un médecin expatrié. Ce n'est pas un sujet courant : en deux, trois notations, un monde se dévoile.
Quand on en arrive au drame, à la confrontation, il y a des qualités qu'on n'attribuait jamais au cinéma de l'époque : un goût pour les extérieurs, bien filmés, alors qu'on disait que le cinéma français était confiné dans le studio.
Il y a, comme souvent dans les intrigues du prolifique Vahé Katcha, auteur français d'origine arménienne, quelque chose de retors, à la fois sensationnel et un peu moins intéressant que prévu, parce que trop forcé. Mais le climat fantastique évoque l'univers de Dino Buzzati. Et Cayatte n'a pas pu ne pas penser aux *Rapaces*, de Stroheim, pour toutes les scènes dans le désert. » — **Propos recueillis par Aurélien Ferenczi**

©DR
Œil pour œil (1957)

LES CAYATTE DU JOUR

Le Miroir à deux faces,
> **CINÉMA COMŒDIA,** 10h45

Nous sommes tous des assassins
> **PATHÉ BELLECOUR,** 10h45

Le Dernier sou
> **PATHÉ BELLECOUR,** 14h

Pierre et Jean
> **LUMIÈRE BELLECOUR,** 14h15

Le Dossier noir
> **LUMIÈRE BELLECOUR,** 16h15

Œil pour œil
> **LUMIÈRE FOURMI,** 16h45

Retour à la vie
> **LUMIÈRE TERREAUX,** 17h15

Ça s'est passé à LUMIÈRE

©Léa Rener

Jaco Van Dormael présentant *Le Huitième Jour*.

« *Je viens de discuter avec une lycéenne qui m'a dit : « j'ai grave aimé* La Princesse de Montpensier *». J'aime beaucoup qu'on aime grave mes films !* Baby face *est l'un des premiers films pré-Code redécouverts il y a vingt ans : il a lancé le mouvement d'exhumation de ces œuvres provocantes balayées par le Code Hays. Aux Etats-Unis, le féminisme s'en est emparé. Dans les dix premières minutes, le film viole un certain nombre de sujets tabous, interdits après 1934 : un père veut prostituer sa fille, un politicien se fait corrompre, tout le monde boit de l'alcool et il y aura un parricide sans remords !* »

Bertrand Tavernier présentant *Baby Face*, d'Alfred E. Green.

« *Je ne suis pas sûr que ce film ait été projeté en public sur grand écran depuis sa sortie. Le voilà restauré par la Fondation de Martin Scorsese et montré avec le soutien de la HFPA [Hollywood Foreign Press Association]. En 1926, Borzage – dites bien Bor-za-gui ! – a 31 ans : il a déjà joué dans 80 films, il en a réalisé 51 dont 34 longs-métrages ! Il adapte ici une pièce qui avait eu un immense succès à Broadway, sur l'un de ses thèmes de prédilection : le jeune couple. Ce qui frappe, c'est la direction d'acteurs. Quand Lubitsch lui a demandé de réaliser* Désir, *en 1937, il est venu sur le plateau voir quelle était sa méthode !* »

Hervé Dumont présentant *Giboulées conjugales* de Frank Borzage.

©Sandrine Thesillat

Marisa Paredes à Radio Lumière.

« Dès que j'ai su que le festival Lumière rendait hommage à André Cayatte, j'ai dit que je voulais parler de ce film, qui est très particulier pour moi. C'est pendant ce film que mon père et Michèle Morgan se sont rencontrés. Ils avaient déjà tourné ensemble, mais là ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Mon père a divorcé, à la grande tristesse de ma mère. Et puis le mari d'alors de Michèle Morgan, Henri Vidal, est mort. Mon père et Michèle Morgan ne se sont plus quittés. Le film est co-écrit par mon père, peut-être même en a-t-il proposé l'idée à Cayatte, je ne sais plus. Il parle de la condition féminine : le personnage le plus intéressant, joué par Bourvil, pense que sa femme lui appartient. Ce film cher à mon cœur montre la France grise des années 50, encore imprégnée de la guerre. »

Danièle Thompson, présentant *Le Miroir à deux faces*, d'André Cayatte.

©Olivier Chassignole

Karole Rocher présente *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre* à la Clinique Saint-Vincent-de-Paul.

©DR

COLLECTION

Peter Becker : « la technologie n'est pas importante »

Peter Becker est le grand témoin du Marché International du Film classique, qui commence aujourd'hui. Le patron de Criterion revient sur l'aventure d'un éditeur hors normes.

Du laserdisc au Blu-ray, 35 ans d'évolution des jaquettes Criterion

C'est un temps que les natifs numériques ne peuvent pas connaître. En 1984, un éditeur vidéo américain, Criterion, sort deux films en « laserdisc », belle galette argentée de la taille d'un vinyl, offrant une qualité d'image bien supérieure à la VHS (et format qui n'a pas survécu). Ces deux éditions de *Citizen Kane* et *King Kong* font date : sur la première, on peut compulser avec sa télécommande des images et documents du film de Welles, tandis que sur l'autre, la stéréo permet de basculer (le film est en mono) sur la piste son d'un commentaire audio. La base d'une nouvelle cinéphilie.

Trente-cinq ans plus tard, l'éditeur s'apprête à sortir son millième titre en Blu-ray, un coffret de quinze films japonais ayant pour héros le monstre *Godzilla* – et franchement le godzillophile salive ! Criterion est devenu la référence absolue des amateurs de cinéma, avec ses jaquettes inventives et élégantes, sa collection de classiques (Welles, Ford, Truffaut) et de modernes (Terry Gilliam, Wes Anderson) et les riches bonus qui vont avec.

Aujourd'hui, Peter Becker dirige la société aux côtés de Jonathan Turell. Il a repris le flambeau de son père, William Becker, qui possédait Janus Films, distributeur de films d'auteur internationaux ayant servi de base au catalogue Criterion. « *La technologie n'est pas importante*, explique Peter Becker. *Dvd, Blu-ray, streaming, ce n'est pas la question : ce qui compte, c'est de connecter les films avec le public. Pour le pur plaisir, rien de mieux que la salle. Mais pour le cinéphile ou le chercheur, il faut pouvoir voir ces films chez soi, sur sa télé ou son ordinateur.* »

Peter Becker ne donne pas ses chiffres de vente. « *Mais ils sont en hausse ces deux dernières années : on produit dvd ou blu-ray pour un public qui tient à ces objets. Ils les gardent comme ils ont des livres dans leur bibliothèque. Nous visons les cinéphiles : il est logique d'éditer un film que tout le monde va aimer comme* Princess Bride *; mais je sais que le coffret* Karel Zeman *prévu pour 2020 touchera notre cœur de cible.* » Criterion se décline aujourd'hui en streaming via *The Criterion channel*, et s'attaque au marché britannique. Peu de chances, hélas, que le cinéphile français en profite un jour, hors VPN ou lecteur dézoné !

— Aurélien Ferenczi

Quel avenir pour le DVD ?

Une passionnante table ronde a rassemblé éditeurs français et étrangers, qui ont pris le pouls d'un objet menacé par la dématérialisation.

*Selon le CNC, le marché DVD / Blu-ray a significativement baissé en dix ans, mais les films de patrimoine restent les plus stables, le consommateur français étant particulièrement collectionneur. Côté français, la chute n'a échappé à personne, mais il reste un vrai enthousiasme à faire de belles éditions de la meilleure qualité possible pour attirer un public de plus en plus exigeant. Un public qui vieillit, comme l'a noté avec humour Manuel Chiche (*The Jokers*), la moyenne d'âge tournant davantage autour de cinquante ans. Henri Moisan, à la tête de la vidéothèque Vidéosphère et ses plus de 40 000 DVD observe toutefois que la jeune génération, déjà abonnée aux plateformes, revient dans son magasin en quête de conseils : « Ce que les algorithmes ne pourront jamais réellement faire. Ils ne remplaceront pas la parole d'un cinéphile ».*

Chez les intervenants étrangers, le ton s'avérait plus amer. Ainsi, les Archives du film sud-coréennes, représentées par Sungji Oh ont sorti quelques 60 classiques restaurés depuis 2004 mais le résultat n'est plus très satisfaisant et l'édition de Blu-Ray (le support DVD ayant été totalement abandonné) est remise en question au profit du digital. Même son de cloche en Allemagne où l'on désespère de lutter contre le piratage. Heureusement, personne ne semble prêt à rendre les armes, par passion du cinéma avant tout. D'autant que, selon Henri Moisan, il est important de revenir au DVD pour des considérations écologiques : l'objet est moins polluant que les serveurs des plateformes. **— Perrine Quennesson**

© Laura Lépine

PORTRAIT

Un jour une bénévole

ALEXANDRA LEOCADIE : « LE CADRE DU FESTIVAL LUMIÈRE EST MAGNIFIQUE ! »

Premier festival Lumière en tant que spectatrice, mais aussi en tant que bénévole. C'est une année à marquer d'une pierre blanche pour Alexandra Leocadie, 20 ans. Originaire de Fort-de-France, la jeune étudiante en communication à l'université Lyon 2 assure chaque jour l'accueil des artistes lors des concerts organisés au Village Lumière. Un bonheur de chaque instant pour cette cinéphile dingue de musique. « *Cela permet de rencontrer du monde, tout en assistant aux concerts. Le tout, dans le cadre magnifique du festival Lumière !* » Fan de films d'horreur, la jeune Martiniquaise a déjà son billet pour le célèbre *Dracula* de Coppola. Un chef d'œuvre du Prix Lumière 2019 qu'Alexandra verra pour la troisième ou quatrième fois, avec le même plaisir.

Fidèle spectatrice du Trinidad and Tobago Film Festival qui se déroule sur la fameuse île des Caraïbes, bénévole des Rencontres Cinémas Martinique, Alexandra découvre le festival Lumière grâce à l'un de ses professeurs de l'option cinéma dans son lycée martiniquais. Il y a trois ans, elle quitte son île natale afin de poursuivre ses études d'information/communication à Lyon. La jeune femme qui souhaite devenir chargée de communication dans le secteur du cinéma, peut compter sur la Ville Lumière pour exaucer ses rêves. **— Laura Lépine**

LUMIÈRE2019
GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/20 OCTOBRE

Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kiblind Agence

Imprimé en 6 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon
www.festival-lumiere.org

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival